Arménie:

de la rupture à la renaissance



Ce documentaire présente une image de l’Arménie durant les années 1990 à 2000, une période post-soviétique très difficile, mais décisive pour son indépendance. À travers les difficultés rencontrées dans de nombreux domaines, comme l’éducation, l’industrie et le gouvernement, les Arméniens cherchent des idées capables d’apporter des solutions à leurs nombreux problèmes. Ces solutions imparfaites, causes une augmentation de la corruption et de la criminalité. Ce début de l’indépendance a également été marqué par le déclenchement de la guerre de Haut Karabagh et le tremblement de terre à Leninakan (aujourd’hui Gyumri). Malgré les difficultés rencontrées, l’identité arménienne reste forte grâce à la langue, à la mémoire du Génocide, à la religion et aux expériences vécues au fil de l’histoire. Le livre "Haci Pordzutyun" (en francais:L'epreuve du pain) de Vazgen Sargsyan (Ancien Premier ministre d'Arménie), les récits d'Antonia Arslan (Italienne d'origine arménienne, essayiste) sur la mémoire arménienne et les documentaires sur l'effondrement de l'URSS encrichient ce documentaire. Mots clés: période post-soviétique,indépendance, la guerre de Haut Karabagh, le tremblement de terre à Leninakan, la mémoire du Génocide

Contexte historique

Après la chute de l'Union soviétique au début des années 1990, l'Arménie acquiert son indépendance. C'est un moment très important et difficile en même temps. Après avoir vécu sous la règle de Moscou, l'Arménie doit tout reconstruire.

En plus, de nouveaux problèmes apparaissent, hérités des années précédentes. La guerre débute en février 1988 et continue de provoquer des tensions et des pertes humaines. Toutes les ressources du pays sont concentrées sur la guerre. Le gouvernement a du mal à gérer la situation. La guerre et les difficultés économiques entraînent beaucoup de destructions, surtout dans certaines régions.

En décembre 1988, le tremblement de terre de Spitak laisse beaucoup de destructions, notamment dans la ville de Gyumri (Lenninakan).

En février 1988, la fin de l'URSS approche et plusieurs pays cherchent à obtenir leur indépendance. Les problèmes longtemps cachés par le régime soviétique refont surface. L'un de ces problèmes concerne le territoire du Haut-Karabagh. Attribué à l'Azerbaïdjan dans les années 1920 par Lennin, ce petit territoire peuplé majoritairement d'Arméniens aspire à la liberté.

Après le pogrom de Soumgaït, survenu du 28 février au 1er mars 1988, le conflit entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan pour le Haut-Karabagh éclate. C'est aussi le début d'une période décisive qui mènera à l'indépendance de l'Arménie. Toutes les tentatives de Moscou pour régler le problème

Récits et témoignages

Dans cette partie, je vous propose de découvrir, au fil des pages, des histoires vraies, tour à tour humoristiques, dramatiques et tragiques, qui se sont déroulées en Arménie au XXe siècle. À travers ces récits, ce sont des vies, des voix et des souvenirs qui viennent donner un visage humain à l'Histoire.

C'était au début des années 1990, dans une Arménie encore marquée par les bouleversements de l'après-Union soviétique. Au zoo d'Erevan, les conditions de vie étaient devenues extrêmement difficiles. Le manque de nourriture, d'électricité et de moyens touchait aussi bien les hommes que les animaux. Parmi eux, un éléphant nommé Vova. Un jour, poussé par la faim et le stress, Vova brisa ce qui le retenait captif et s'échappa du zoo. Dans les rues d'Erevan, les habitants assistèrent à une scène irréelle : un éléphant marchant lentement entre les immeubles, comme s'il cherchait quelque chose… ou quelqu'un. Mais derrière cette image presque absurde se cachait une réalité plus dure. Vova n'était pas libre — il était perdu, affaibli, et livré à lui-même dans une ville en crise. Les autorités durent intervenir. L'histoire se termina tragiquement : Vova fut abattu. Pendant un instant, cet éléphant était devenu le symbole silencieux d'un pays tout entier — désorienté, en manque de repères, cherchant simplement à survivre.

Le froid était partout. Ani avait dix ans lorsque la terre a tremblé. En quelques secondes, son école s'est effondrée. Elle se souvient du bruit — un grondement sourd,

et garder les pays sous son contrôle échouent.

Les deux pays étant en manque de matériel de guerre et d'armée cherches des solutions pour gagner dans le combat.

Des groupes s'organisent pour défendre leurs territoires, et la guerre s'installe progressivement. Les villes et les villages proches du Haut-Karabagh sont les plus touchés, et de nombreuses familles sont contraintes de fuir leurs maisons. Avec le temps, le conflit devient de plus en plus organisé. Des armes circulent, des soldats se mobilisent, et les combats s'intensifient.

Des milliers de civils, appelés *kamavor* (volontaires en arménien), se dirigent vers les frontières pour participer aux combats. Très vite, toutes les forces et les ressources du pays se concentrent sur la guerre. L'économie, déjà fragile, est entièrement tournée vers cet effort.

La diaspora arménienne, présent partout dans le monde, joue un rôle important. Elle soutient le pays comme elle le peut, en envoyant de l'argent et en aidant à trouver des ressources.

Ce qui manque le plus, ce sont les armes.

Pour y faire face, des réseaux s'organisent. Par des moyens légaux et parfois illégaux, la diaspora participe à l'achat et à l'acheminement d'armes.

Certaines cargaisons arrivent discrètement par voie maritime. Officiellement, les navires transportent des marchandises comme des légumes, mais en réalité, ils sont remplis d'armes. Elles arrivent au port de Poti, en Géorgie, avant d'être acheminées vers l'Arménie.

puis les cris. Quand elle s'est réveillée, tout était gris. La poussière, le silence, puis les voix. Sa mère ne répondait plus. Les jours suivants, la ville de Gyumri n'était plus qu'un amas de ruines. Les survivants cherchaient de la chaleur, du pain, et surtout des nouvelles des leurs. Mais même dans ce chaos, quelque chose persistait : les gens s'entraidaient. Ils partageaient ce qu'ils avaient. Parce qu'en Arménie, survivre, c'est aussi rester ensemble.

Ce récit est tiré de mon histoire familiale. Dans ma famille, la guerre n'est pas seulement une histoire que l'on raconte. Nous l'avons vécue, ressentie, de près. Le cousin de mon père a été l'un des premiers à partir au front. C'était un homme grand et puissant, champion de boxe d'Arménie, et la fierté de toute notre famille. Sa famille n'était pas au courant de sa décision. Un matin très tôt, il est parti en laissant une lettre sur son bureau. À cette époque, sans téléphone ni internet, même échanger quelques mots était presque impossible. Sans nouvelles, sa mère priait chaque matin pour que son fils soit protégé.

Mais la guerre ne pardonne pas.Personne ne s'y attendait vraiment, même si tout le monde savait que cela pouvait arriver.

Il a été le premier.

Le premier à tomber pour le Haut-Karabagh, dans ma famille, était le cousin de mon père. J'en suis à la fois profondément fier et profondément touché. À partir de ce moment-là, la guerre n'était plus lointaine. Elle était entrée dans la famille. Elle avait pris quelqu'un.

Quelques mois après le début de la guerre, l'Arménie fait face à l'un des moments les plus tragiques de son histoire.

En décembre 1988, un violent tremblement de terre frappe le nord du pays, notamment la ville de Gyumri (anciennement Leninakan). Des milliers de personnes meurent, piégées sous les blocs de béton. Cette catastrophe choque le monde entier. À la télévision, on voit des visages froids, perdus, des villes détruites. Tous les pays parlent de cette tragédie. Le pays se retrouve alors divisé en deux réalités.
D'un côté, une partie de la population tente de survivre et d'aider les victimes du tremblement de terre.
De l'autre, la guerre continue à la frontière.

Certains soldats ont perdu leur maison et restent sans nouvelles de leur famille. Malgré tout, l'amour du pays leur donne la force de continuer à se battre.

Ce sont les deux événements les plus importants avant l'indépendance de l'Arménie.

Plus tard, plusieurs de mes oncles sont partis au front. Heureusement, ils sont revenus et ont célébré la victoire, debout sur leur terre historique.

Au début des années 1990, l'Arménie manque de tout. Pas assez d'armes, pas assez de moyens, mais une seule volonté : tenir. Vazgen Sargsyan, l'un des principaux dirigeants militaires de l'époque, reçoit un cadeau inattendu : une voiture de luxe, offerte par le président d'Iran. Dans un pays en guerre, ce genre de cadeau est rare. Mais pour lui, la situation est claire. Il ne garde pas la voiture. Il la vend. Avec l'argent, il achète un char pour le front.

Dans un moment où tout manque, chaque décision compte.
Et parfois, une voiture peut devenir une arme.